

Courts métrages

Sainte-Marie Éleuthère, C.N.D. and Léo Bonneville

Number 36, March 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51883ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Éleuthère, S.-M. & Bonneville, L. (1964). Review of [Courts métrages]. *Séquences*, (36), 57–60.

COURTS MÉTRAGES

LE CANADA DURANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE —

Réal.: *Tin Wilson* — Dir. franç. : *Gilbert Choquette* — Adapt. franç. : *Jacques Fontaine* — Mont. : *David Green* — Comm. : *Strowan Robertson* — Cons. : *Col. Stanley Watson, M.C.* — Dir. de prod. : *Frank Spiller* — Prod. : *O.N.F.* — Durée : 17 min. — 1962.

1914. Époque lointaine déjà. Le Canada, pays agricole, ouvrait les immenses prairies de l'Ouest aux immigrants européens et s'industrialisait peu à peu dans les provinces de l'Est. L'Europe vivait sur un volcan. Les pays de la Triple-Entente (France, Grande-Bretagne, Russie) s'opposaient en rempart aux ambitions de l'Allemagne alliée à l'Autriche-Hongrie et à l'Italie (Triple-Alliance). L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo le 28 juin 1914 servit de prétexte à la déclaration de la guerre par l'Autriche à la Serbie. Le jeu des alliances, la volonté de



l'Allemagne de violer la neutralité belge, embrasèrent l'Europe en quelques jours.

Encore sous le régime colonial, le Canada, lié à la déclaration de guerre faite par l'Angleterre à l'Allemagne le 4 août 1914, entre automatiquement en guerre. Il lève une armée, ouvre des usines de munitions, accélère la production agricole et industrielle. Les armées canadiennes franchissent l'océan et vivent la réalité terrible de la guerre : bombardements, torpillages des navires, horreur des tranchées. Soixante mille morts. Mons, Ypres, Vimy, Passchendaele, Amiens : noms glorieux pour les militaires canadiens, mais souvenirs douloureux. Après quatre années d'enfer, l'armistice du 11 novembre 1918, marque la fin des hostilités. Le traité de Versailles, signé le 18

juin 1919, impose des conditions très dures à l'Allemagne. Le Canada, pour la première fois dans son histoire, appose sa signature à un traité.

En seize minutes, le film reconstitue, à l'aide d'actualités filmées et de scènes authentiques, les événements que nous venons de rappeler, et réussit à imprimer dans l'esprit une synthèse de la première guerre mondiale. On peut à bon droit parler d'une épreuve de force... Au point de vue historique, le film respire l'honnêteté et l'authenticité. Cependant, une omission surprend: il n'y est faite aucune allusion à l'utilisation des gaz qui causèrent tant de morts et dont les survivants souffrent encore dans nos hôpitaux militaires. Un détail dans le commentaire aurait pu signaler que le Canada, lorsqu'il ratifia le traité de Versailles, le fit à la suite de l'Angleterre et non à son rang: détail significatif de la situation politique du Canada à l'époque de 1919. On peut aussi regretter le style impersonnel du commentaire français.

Ce ne sont là que de légères ombres. Tel qu'il est, le film reste remarquable. Au point de vue cinématographique, c'est un excellent exemple du film de montage qui connaît une recrudescence de faveur parmi les cinéastes. Il constitue aussi une anthologie d'images de guerre d'une belle qualité: scè-

nes des tranchées, de la bataille navale, du torpillage du *Lusitania*, des tanks meurtriers et de l'envol des biplans témoignent pour le septième art en même temps que pour l'histoire.

Sr S.-M.-E.

ROSE ET LANDRY — Réal.: Jean Rouch et Jacques Godbout — Mis. en sit.: Jean Rouch — Int.: Landry Modesie, Rose Bamba, Georges Neyra — Phot.: Georges Dufaux — Son: Marcel Carrière — Mont.: Jacques Godbout — Dir. de la prod.: Fernand Danseureau — Prod.: O.N.F. — Durée: 28 min. — 1963.

Paris, la brousse. L'Occident, l'Afrique. Civilisation évoluée, civilisation primitive. Valeurs matérielles, valeurs spirituelles. Voilà les pôles opposés entre lesquels oscillent les Africains de la jeune génération.

Rose et Landry sont de ces Noirs venus par choix en France afin de poursuivre leurs études et d'approfondir cette civilisation moderne dans laquelle l'évolution de leurs pays les fait entrer. Ils ont opté pour le présent sans renier le passé. Ils gardent la nostalgie des rites anciens avec lesquels ils ont rompu car, au fond de leurs âmes, existent des zones interdites.

Par un montage parallèle, le film exprime l'opposition entre la vie



Jean Rouch avec les interprètes de **Rose et Landry**

primitive et la vie moderne. Les gros plans de la grand-mère en transe, de ses mains qui font des incantations avec des fétiches, visualisent les valeurs spirituelles. Les images de la mère à table avec ses enfants, à la maternité comme sage femme, et ce gros plan magnifique qui nous la montre fumant la pipe, symbolisent la vie nouvelle et bourgeoise. Landry qui avance en monologuant exprime l'Afrique en marche. Intuitive et pudique, Rose Bamba représente l'adolescente qui cherche et qui se cherche, pour qui l'Amour, avec un grand A, et le mariage constituent les questions vraiment importantes. Son idéal de petite vie bien tran-

quille s'oppose aux préoccupations plus profondes de Landry, mais le problème à résoudre est le même: refus ou adaptation devant l'Afrique nouvelle.

Le tam-tam accompagne le long travelling sur les fétiches, le plan d'ensemble des hommes et des femmes qui entourent les danseurs possédés par l'esprit, le gros plan de la femme qui transporte sur sa tête un plat de légumes, et, en général, toutes les scènes se rapportant à la vie primitive. Mais la bande sonore est surtout constituée des monologues de Landry et de ses dialogues avec Georges ou Rose. C'est une conception de la vie et de la civilisation que Landry ex-

prime en même temps que la caméra nous représente son visage intelligent et sérieux ou, selon leur importance, les éléments de valeur des civilisations dont il discute. Les gros plans d'objets se chargent de signification: le pilon, les ustensiles, les assiettes remplies d'aliments, les objets qu'on porte sur la tête, une coiffure, etc., témoignent pour une forme ou l'autre de civilisation.

Signé par Jean Rouch et Jacques Godbout, *Rose et Landry* s'inscrit dans la catégorie du cinéma-vérité. C'est un document de vie, sans aucun doute. La mise en situation de Jean Rouch est conduite de main de maître et le fin connaisseur des moeurs africaines affleure à toutes les images. Il faut louer Jacques Godbout responsable du montage: la lenteur du rythme rend plus sensible le problème de *Rose* et de *Landry* et favorise la réflexion.

Sr S.-M.-E.

LA PETITE CUILLÈRE — Réal. : *Carlos Villardebo* — Mus. : *2e mouvement du 1er quatuor de Beethoven* — Durée : 11 minutes — Coul. — Distribution au Canada : *J.-A. Lapointe Films Inc.* — 1962.

Il était une fois une petite cuillère à fard. Née en Egypte, il y a 3500 ans, elle *nage* aujourd'hui sur nos écrans. C'est ainsi que l'a vue *Carlos Villardebo* qui nous la pré-

sente avec tout le charme de sa délicatesse et toute la grâce de ses lignes. Car cette petite cuillère est aussi une statuette : corps de femme allongé qui nous tend un plateau. Mais la petite cuillère s'est mise à tourner. Pour qu'elle ne s'égaré pas, un masque sévère et imposant surveille toutes ses girations. Ce regard intense assure également la sécurité de ses mouvements. Légère sur un fond rouge, graduellement un vert-bleu rongueur l'anéantit mais c'est pour qu'elle renaisse ensuite dans une luminosité plus radieuse. Et puisqu'elle vient à nous, il faut bien, par de très gros plans, que nous lisions sur son corps minuscule toutes les blessures qu'elle a souffertes dans sa longue trajectoire à travers les siècles. Plaies béantes infligées par le temps et qui nous la rendent encore plus sympathique. Car elle n'a rien perdu de sa grâce et de sa beauté. Et sur la toile sonore du 1er quatuor de Beethoven, elle glisse élégamment pour nous laisser approcher de son mystère secret. Cette révélation traduit admirablement la valeur humaniste de l'art et, sans paroles, l'auteur réussit à nous livrer une part de l'âme du visible. Ce moment intense de poésie se renouvelle à chaque vision. Que le lecteur sceptique en fasse l'expérience. Cette *Petite Cuillère* est un grand film.

L. B.